MAI 2025

La Grenouille

Ou l'être de l'étang

Le Déni

Editeur responsable – Cercle des étudiants en philosophie - UCLouvain

Au déni

Que serait l'humain sans toi, précieux déni ?
Toi qui enfouis pudiquement l'anxiété,
Toi qui caches aux regards la vérité,
Derrière les voiles épais de l'oubli.

On détourne les yeux des choix que l'on esquive,
Préférant l'illusion à la charge trop vive.
Le déni nous murmure que tout s'arrangera,
Et nous laisse dormir quand le monde brûlera.

On danse à grand bruit pour couvrir le silence,
Celui du vide en nous, de la fin qui s'avance.
Le déni, en riant, nous verse un dernier verre,
Pour oublier l'ombre accoudée à nos fenêtres.

Quand le corps se défait dans un lent abandon,
Le déni peint encore des matins sans pardon.
Il cache les douleurs sous un souffle fragile,
Et rend supportable l'instant qui vacille.

La mort nous frôle, discrète et patiente,
Mais le déni l'efface, présence bienveillante.
Il tait la fin, retient l'effroi sur nos visages,
Et laisse à l'amour ses derniers paysages.

Comment survivre, sans toi, face à l'effroi,
À l'absurde douceur de ce monde sans lois ?
Comment porter le poids, cruel et sans répit,
D'être l'unique cause de chaque pas, chaque cri ?

Maître ambigu, déni, je te loue et je tremble,
Sans toi, l'esprit s'effondre et la clarté l'assemble.
Mais à force d'ombre, tu peux nous faire plier,
Et voler à nos vies l'élan pour s'éveiller.

Matthias de Groote

Sommaire

Au déni 2

Mot des Grenouilles 4

Mot du Président 6

L'art du déni 8

Le déni en amour : quand on s'accroche à ce qui n'existe plus 12

Rester dans le déni, est-ce être irrationnel ? 14

Compte-rendu de séance 20

Discours de Corona

L'Autre 24

« David contre le reste du monde » ou comment David a géré avec brio et toute sa santé mentale (ou pas) la gestion de deux journaux de cercle 32

Meme-orable 36

Dixit ! 38

Mot des Grenouilles

My dear gentle readers,

C'est avec émotion que j'écris ce dernier édito en tant que Grenouille car oui, il est parfois bon de prendre sa retraite et de laisser les nouvelles générations reprendre la plume (ça s'appelle raccrocher et j'espère que ma démarche inspirera les Antiquités du CEP). C'est avec beaucoup de plaisir que j'ai animé ces numéros avec mon respo (David le gros fada pour les intimes) qui a toujours trouvé des solutions esthétiques à mes idées rocambolesques. Je souhaite bonne chance aux prochains batraciens, jeunes têtards et futurs scribouillards en devenir. Je lègue mon nénuphar, certes, mais vous n'aurez pas mon étang. Je resterai sagement dans un coin pour veiller sur vous, tel le héron, prince des eaux.

Trêve de mièvrerie et de métaphores amphibiennes cependant, rentrant dans le vif du sujet de cet ultime bafouille grenouillesque. Pour ce dernier numéro, nous avons voulu, dans notre bienveillance éternelle, rappeler à ces très chers étudiants que vous êtes (eh ouais moi j'suis déjà diplômé looooooosers - certes, en littérature mais QUAND MÊME), qu'à l'approche des examens, tous n'ont pas été la meilleure version d'eux-mêmes durant cette folle année académique (trop bien divertis par nos sublimes mensuels ou noyés sous nos Kinder Bailey's très certainement), certains n'ont toujours pas compris que le préblocus de Pâques n'est pas une période de vacances et d'autres ont oublié que la présence et participation aux cours faisaient parties de la note finale. Avec tout ceci, beaucoup se sont persuadés «ce blocus, promis, je fais mes synthèses à l'avance, je mange sainement, je m'aère régulièrement et surtout, je donne le meilleur de moi-même». Je vous connais, j'ai été l'un de vous, je suis passé par là. Chers amis, la thématique me semble désormais parfaitement évidente, laissez-nous vous porter, pour ce dernier numéro de cette très belle année, dans le monde du déni.

Y a-t-il besoin de plus d'informations sur ce sujet ? Chacun en cache une plus ou moins grande part en soi (même mon chat qui pense être un dieu éternel alors qu'il a 11 ans et qu'il est roux), le déni est tout à fait naturel.

La question est, est-ce qu'il est nécessaire ? Est-ce qu'il est utile ? Est-ce qu'il est possible de vivre sans ? Tant de questions dont les réponses se trouveront sûrement entre ses pages (le teasiiiiing).

Plus sérieusement, la Team Grenouille espère vous avoir diverti tout au long de l'année, de vous avoir tant fait rire que pleurer. Cette Grenouille n'aurait su exister - au-delà de ce duo de rêve que David et moi incarnons certainement - sans les nombreuses contributions de nos éminents collègues comitards mais aussi les sympathisants et surtout, belle nouveauté de cette année, les cerclards non CEPiens qui ont joué le jeu de la Question Relex !

Encore bravo à tous pour cette année riche en rebondissements, à tous les présidents (de cercle - Cyril, de Corona - Maryne, de baptême - Gwen), à tous les impétrants devenus calottés et lettrés CEP, à tous les cathécumènes devenus néos.

Et enfin, félicitations à la nouvelle Team, déjà annoncée et en devenir. Vous découvrirez tout ce joli monde dans le premier numéro de la cuvée 25-26, en septembre.

May the odds ever be in your favor pour cette nouvelle session,

Logan et David pour la Grenouille

PS (Logan) : Kroa kroa sur vous les copaings, tout ça va fort me manquer

Mot du Président

Bonjour à toutes et tous,

Il est venu le temps de la dernière grenouille de l'année. Que d'émotions ! C'est l'occasion de clôturer cette belle année en douceur. J'espère que ce petit journal saura distraire votre esprit lors des dernières lignes droites du blocus.

Pour ma part, je profite de ce dernier mot pour adresser à tous nos lecteurs et sympathisants le plaisir que j'ai pu avoir à la gestion du cercle cette année. Ce fut une année riche de rebondissements, d'imprévus, de galères parfois, mais surtout de rires, d'amusement et d'amitié. J'espère qu'elle a pu vous être autant enrichissante qu'elle me l'a été.

J'en profite également pour souhaiter bonne chance aux futures générations, car cette grenouille est peut-être la dernière de l'année, mais elle reviendra croasser en force l'an prochain et les suivants.

On terminera évidemment par un énorme merci à ceux qui ont pu réaliser les éditions de la Grenouille cette année, à tous les contributeurs qui se sont succédé, mais surtout aux responsables de l'édition ; David, Logan, vous avez dead ça.

Sur ce, il est temps pour moi de rendre ma plume et de profiter de ma retraire,

Philosophiquement vôtre,

Cyril Ryckebusch
Président du Cercle des Étudiants en Philosophie 2024-2025

Le Caravage, *Le Reniement de saint Pierre*, c. 1610.

L'art du déni

Le déni est le refus inconscient de prendre en compte une partie de la réalité, certes nous l'avons tous déjà vécu dans des situations diverses, relation amicale qui s'arrête subitement, un amour toxique, la mort d'un proche...

J'ai toujours vu le déni comme un voile se posant sur nos yeux lors d'un événement qu'on traverse et qu'on catégorise d'inacceptable, la réalité devient cruelle et soudaine comme si notre cerveau avait une soudaine peur des hauteurs, il pose ce voile pour retarder la chute un moment indéterminé. Ce voile couvre nos yeux de manière à ce que cette réalité devenue bourreau soit plus supportable.

Mais quoi de mieux pour vous expliquer le déni qu'avec l'art ? Je vous ai donc fait une sélection de 2 œuvres qui parle du déni.

L'artiste Benjamin Carbonne, né en 1970, est un peintre autodidacte, à 20 ans il investit cet art, « dit » ou plutôt peint ce qui le dérange, le touche, à travers ses peintures il exprime aussi parfois ça violence, celle de l'autre ou du monde et finalement faire place en lui à autre chose.
Il prend son inspiration dans l'étude plastique de l'Homme, Benjamin Carbonne met en scène l'histoire de ses personnages sans compromis. Chacune de ses œuvres porte en elle un
héritage qu'il s'attache à révéler dans les visages, les corps, la chair. Ne montrant avec précision que d'un détail, un bras, un buste, un regard, qui porterait en lui les traces de qui l'a construit.

Parmi tous les différents sujets qu'il a pu mettre sur ses toiles, on peut parmi elles y découvrir les coups de pinceau pour exprimer le déni dans son plus simple appareil.

CARBONNE Benjamin, *Le déni*, 2019.

On peut y voir un homme torse nu, tête baissée, les mains jointes dans le dos et sur ces yeux un bandeau. Le message est fort, ce qu'essaye de nous dire Benjamin est que le déni tout aveugle, nous enchaîne dans une thématique de rester confortable, mais hypocrite. Avec un bandeau sur les yeux, comment voulez-vous avancer sans vous prendre de coup ?

Il veut mettre l'accent sur le côté vicieux du déni, le visage de l'homme porte une moue pincée, peut-être voulait-il faire comprendre que le déni n'est pas un sauveur ? Qu'il est agréable un temps d'enfouir au fond de notre poche cette réalité tant redoutée, que même si marcher à l'aveugle fonctionne un temps, la réalité nous rattrape toujours !

Le déni est également représenté chez Roger Peulvey, Artiste sculpteur, né en 1948. Peulvey sculpte principalement dans la technique « modelage par fusion du métal », il fait abstraction de l'anatomie académique et se consacre principalement sur l'expression corporelle. La matière et le mouvement suffisent à créer de fortes émotions.

Il dira même « L'artiste ne peut rester insensible aux soubresauts de notre société, l'homme ne peut pas lui non plus ne pas régir aux incohérences de la vie, c'est ainsi que je crée une expression parfois de haine et de douleur face à la misère, à cette scission pauvres/riches, beaux/laids, mais aussi une façon de dire non, au plus d'une société qui fait de l'être humain un objet commercial. »

Ses sculptures sont dans l'infini frêle, tout est filiforme, peu de volumes, peu de reliefs, si ce n'est l'intensité de la création, le corps se fait ici tourmenter dans sa perception visuelle, mais porteuse d'espérance, car au-delà du geste reste la pensée.
Telle est sa démarche en toute intégrité.

PEULVEY Roger, *Le déni*, 2017.

Il créa en 2017, cette sculpture de femme, qui détourne le regard de ce qu'elle porte, mais qui se tourne vers ce cordon rompu, est-ce qu'elle ne peut se résoudre à le lâcher ?
Il semble être une partie d'elle-même, mais en même temps étranger, le métal est froid et dur dans ce qu'il représente s'opposant à la douceur et à la chaleur de la rondeur du bois. Dans cette prison de verre protectrice ou isolante, on peut y découvrir la séparation entre elles/eux et cette société qui censure, qui juge, tranche. Qui cache ce qu'elle ne comprend pas et ne voit pas.
Peut-être pouvons-nous voir le déni du sculpteur qui laisse le titre incomplet, est-ce un choix délibéré pour laisser place à l'imagination de chaque personne qui regardera l'œuvre ? Pour ouvrir la discussion ? Ou est-ce que notre société commencerait-elle inconsciemment son œuvre d'autocensure.

Cette sculpture n'illustre pas le déni en général, mais bel et bien celui du déni de grossesse !
Magnifique mise en œuvre, mais si difficile à prononcer !

Ces 2 sculptures aussi singulières que magnifiques représentent une partie infime de ce que le déni peut atteindre. Alors avant de reprendre votre route, n'oubliez pas de retirer le bandeau de vos yeux et de regarder le soleil briller.

Sources : Fabienne Leblond et *artsper*.

Caroline Fontaine

Le déni en amour : quand on s'accroche à ce qui n'existe plus

Dans une relation, le déni prend souvent la forme d'un espoir maquillé. On s'accroche à des souvenirs, à des promesses, ou à des gestes isolés pour justifier ce qui, au fond, ne fonctionne plus. « Il m'aime, il est juste fatigué. » « Elle va changer, c'est juste une mauvaise passe. » On minimise, on excuse, on détourne le regard. Parce que voir la réalité en face, c'est risquer de perdre. Et perdre, c'est douloureux.

Le déni peut prolonger une histoire qui aurait dû s'arrêter. Il fait taire les signaux d'alerte, étouffe l'intuition, et pousse à rester dans des situations qui nous blessent. Il ne s'agit pas de naïveté, mais d'un mécanisme de protection. Admettre que l'autre ne nous aime plus, qu'on n'est pas heureux, ou qu'on s'est trompé, ça fait mal. Alors on préfère croire que tout va s'arranger.

Mais rester dans le déni, c'est souvent se faire violence en silence. À long terme, cela empêche d'évoluer, de poser des limites, ou de partir pour mieux se retrouver. Aimer, ce n'est pas souffrir dans l'illusion. C'est aussi savoir quand ouvrir les yeux, même si ça fait peur.

Nathan Mathys

Léguillette Nina, *Le déni*, 2020.

Rester dans le déni, est-ce être irrationnel ?

Introduction

Aristote définissait l'être humain comme étant un animal rationnel. Ainsi, si nous nous trouvons face à une personne que nous estimons être dans l'erreur, il suffirait théoriquement de lui prouver par un raisonnement bien construit pourquoi sa croyance ne tient pas la route pour qu'elle l'abandonne aussitôt. Néanmoins, je ne pense pas prendre trop de risques en avançant la chose suivante : nous nous sommes déjà tous trouvé dans une situation dans laquelle, peu importe les arguments que nous pouvions avancer contre notre interlocuteur, celui-ci restait buté dans son idée, de sorte que nous avions l'impression de converser avec un mur. Ou peut-être avons-nous été ce mur, refusant obstinément de céder à la voix de la raison.

Avons-nous alors renié notre nature humaine ? Ou bien devons-nous conclure que la définition aristotélicienne est tout simplement fausse ? Ce ne serait pas impossible. Toutefois, une analyse plus fine de la rationalité et du déni pourrait apporter une réponse plus nuancée sur la question. Ainsi, j'essaierai, dans un premier temps, de montrer en quoi rester délibérément dans le déni peut parfois se justifier d'un point de vue rationnel. Dans un second temps, j'irai un peu plus loin en mettant en lumière une facette du déni qui semble parfaitement naturelle, voire nécessaire.

1/ Justifier rationnellement le déni

Distinguer deux rationalités

Afin de comprendre comment le déni peut se justifier rationnellement, il est important de montrer que la rationalité peut s'entendre en plusieurs sens. Je vais ici en distinguer deux. D'une part, la rationalité épistémique consiste, à partir d'une collection de croyances acceptées, de tirer les conclusions logiques qui en découlent. Par exemple, imaginons qu'il soit 18h50 et que j'ai rendez-vous à 19h chez ma sœur. Pour arriver jusque chez elle, j'ai le choix entre passer par la ville, mais cela me prendrait 15min ou bien passer par la forêt et cela ne m'en prendrait que 10. Je décide donc de passer par la forêt. D'autre part, la rationalité pragmatique inclut des considérations d'ordre pratique, comme des valeurs morales ou sociales dans son fonctionnement. Si nous reprenons l'exemple précédent,

il pourrait être rationnel que je passe par la ville, car je souhaite en profiter pour acheter le gâteau préféré de ma sœur à la boulangerie afin de lui faire plaisir ou puisque je me sentirais ingrat d'arriver chez elle les mains vides.

Ainsi, dans le cas du déni, nous pourrions très bien imaginer une situation dans laquelle il serait, certes, irrationnel épistémiquement de nous accrocher à une croyance fausse, mais rationnel d'un point de vue pragmatique. Dans ce genre de cas, les deux types de rationalités entrent en conflit. Si nous souhaitons faire sortir notre interlocuteur du déni, il ne suffira pas de le convaincre par un raisonnement bien mené que sa croyance est fausse. Il faudra le persuader qu'il a plus d'avantages à suivre notre raisonnement plutôt que le sien. Pour ce faire, élever la vérité comme une valeur importante dans nos sociétés pourrait jouer en notre faveur.

Cependant, nous pourrions nous demander s'il ne nous serait pas possible de tout simplement nous passer de cette rationalité pragmatique. En effet, elle semble pouvoir justifier n'importe quoi, en nous éloignant de l'idéal d'objectivité de la rationalité, si cher à la tradition philosophique occidentale. La rationalité épistémique semble nous suffire pour nous guider vers la vérité. Pourtant, son versant pragmatique est bien plus important que ce qu'il peut nous paraître de prime abord ; notamment pour éviter à une rationalité froide, mécanique et dangereuse de guider nos vies.

En effet, tant que nous restons dans le domaine théorique, la rationalité épistémique semble suffisante. Néanmoins, pour appliquer en pratique un raisonnement justifié par ce premier type de rationalité, la rationalité pragmatique doit entrer en considération. Cela peut notamment être illustré par l'exemple du nazi rationnel. Au regard de son système de croyances, celui-ci peut être justifié épistémiquement de considérer que certains groupes de personnes devraient être tués. En d'autres termes, à partir des croyances racistes, antisémites, etc. qu'il a préalablement acceptées, il est logique qu'il arrive à une telle conclusion. Néanmoins, le nazi rationnel n'est certainement pas justifié à agir selon cette conclusion. Cela, puisqu'il y a des valeurs morales fondamentales données par la rationalité pragmatique qui empêchent une telle justification.

En somme, dès que nous nous penchons sur le domaine de l'agir, la rationalité pragmatique acquière également toute son importance.

Le cas du déni

Maintenant que nous avons distingué ces deux types de rationalités, voyons comment elles entrent en jeu lorsqu'une personne décide délibérément de rester dans le déni. S'il lui a été montré par un raisonnement valide que sa croyance était intangible, elle n'est épistémiquement pas justifiée à la conserver. Néanmoins, elle peut avoir des raisons pragmatiques qui justifient son obstination.
Prenons deux exemples pour l'illustrer:

- Soit Jeanne, une femme qui dans des conditions normales raisonne correctement. Toutefois, elle fait partie d'une communauté qui est persuadée que la vaccination porte préjudice à notre corps et à notre santé. Jeanne sait bien qu'il n'y a pas d'étude sérieuse qui le démontre et que la science a plutôt tendance à soutenir le contraire. Néanmoins, il est très important pour elle de se sentir intégrée à la communauté dans laquelle elle se sent épanouie. Si l'objectif premier de Jeanne est d'être heureuse et que pour cela elle estime devoir se sentir un membre à part entière de cette communauté, il n'est pas irrationnel pour elle de continuer à adhérer à cette croyance. La question de la vérité de cette dernière passe au second plan. Si nous voulions inviter Jeanne à sortir de son déni, il serait plus judicieux de lui montrer les dangers d'une telle croyance qui pourraient être un frein pour son bonheur.

- Soit Louise, une mère de deux enfants en bas âge, habitant au sein d'un régime autoritaire dans lequel toute personne se montrant hostile contre le système est arrêtée puis exécutée. Elle se doute bien que les informations auxquelles elle est sans cesse exposée vantant les merveilles du pays sont essentiellement de la propagande. De plus, elle a un jour pu avoir accès à un article d'un journal étranger montrant que son pays s'enrichissait en exploitant une partie de sa population. Néanmoins, pour sa propre sécurité, mais surtout celle de ses enfants, elle décide de fermer les yeux sur la situation. Son attitude est tout à fait rationnelle.

En règle générale, le déni peut être justifié rationnellement lorsque des raisons pragmatiques en sa faveur sont ou semblent être plus fortes que les raisons épistémiques (et pragmatiques) qui nous pousseraient à en sortir. La justification n'est donc pas indépendante du contexte sociohistorique du sujet porteur de la croyance. Dans les deux cas précédents, le déni s'est présenté comme une option préférable pour le sujet, mais il peut parfois même, se montrer nécessaire.

II/ Le déni comme une étape naturelle

Une réaction naturelle

Il existe certains cas pour lesquels le déni peut être vu comme un phénomène naturel, par exemple à la suite d'événements traumatiques. Dans ces situations, il arrive souvent que le sujet ait tendance à minimiser la gravité des faits, refuser de les voir comme des maux ou bien les nier tout à fait. Cela arrive lorsque la charge émotionnelle liée aux faits est trop importante. Le sujet tente alors de dénier le problème afin de se protéger. Dans ces cas-là l'état de déni est un fait et la question est déplacée dans l'agir qui s'en suit : si une personne se trouve dans le déni puisque son corps a tenté de se préserver, comment agir face à cet état de fait ?

Rester ou sortir du déni ?

D'une part, si le corps a estimé dangereux de s'exposer violement face aux émotions liées à un trauma, le brusquer ne semble pas être la solution la plus judicieuse. Ainsi, le déni peut être une étape nécessaire pour soigner l'impact psychologique engendré par ce type d'événement. Il se présente comme une stratégie de gestion du choc. Notre esprit peut ensuite avoir tendance à rester dans cette position confortable pour tenter de maintenir un certain équilibre de vie.

Ne serait-il pas plus simple de rester dans le déni et ne jamais nous confronter à nos démons du passé ? D'autant plus que selon la première partie de cet article nous pourrions justifier rationnellement une telle attitude grâce à des justifications pragmatiques. L'illusion dans laquelle nous nous bercerions pourrait porter notre désir de construire un bel avenir, qui risquerait d'être ébranlé par une réalité trop difficile à supporter.

Rester dans le déni semble être plus agréable. De plus, étant une réaction naturelle, elle serait difficilement blâmable ou du moins ne pourrait l'être que dans une moindre mesure. Toutefois, il pourrait être dangereux de rester indéfiniment dans ce déni. Cela est particulièrement évident dans des cas de violences, qu'elles soient personnelles ou systémiques.

Pour illustrer le premier cas, prenons une relation abusive. Il est peut-être plus facile pour mener à bien son quotidien de minimiser le mal subi, mais ce n'est pas cela qui rendra la situation moins dangereuse. La réalisation de l'abus, ainsi que le processus à enclencher pour en sortir peuvent être particulièrement difficiles voire être vécus comme un mal pire que la situation initiale, ce qui peut pousser à rester dans le déni. Néanmoins, cette situation de pire est ce qui pourrait mener à un état de mieux dans le futur. Elle pourrait offrir une possibilité d'épanouissement qui était empêchée par la relation abusive.

En ce qui concerne la violence systémique, nous pouvons penser à certaines formes de banalisation de la violence. Nombre d'entre nous peuvent passer devant un sans-abri sans même lui jeter un regard, préférant ignorer la souffrance qui se joue en face de nous. Nous préférons nous dire que cela ne nous concerne pas, que nous ne pouvons de toute manière pas grand-chose pour arranger la situation. Et il est vrai que certains maux comme la pauvreté ne pourront pas se résoudre grâce à l'action d'un individu et que cet individu vivra peut-être plus aisément s'il ne s'encombre pas l'esprit avec ce genre de considérations. Néanmoins, si tout le monde adopte une telle attitude, aucune amélioration ne pourrait être envisageable. Il me paraît, dès lors, essentiel de se resensibiliser à la souffrance et de penser davantage à l'échelle du collectif.

Le déni peut donc être une réaction naturelle qui nécessite de se faire violence pour s'en extraire. Mais cette violence peut être la porte d'entrée vers une amélioration qui n'aurait pas pu être envisagée dans la situation initiale.

Conclusion

En définitive, en distinguant la raison épistémique de la raison pragmatique, nous avons montré que le déni pouvait trouver une justification rationnelle. Suite à l'analyse d'un certain type de déni, son potentiel caractère naturel a été souligné, le présentant non comme un mal, mais comme une réaction d'autoprotection plus ou moins désirable. En ce sens, le mécanisme du déni est intrinsèquement lié à la vie humaine. À nous de nous demander comment nous y faisons face et comment nous voudrions composer avec lui.

Elena Cosma

Bibliographie

Rosselet, F. (2005). « Le Déni, une Ressource Nécessaire ». *InfoKara*, 20(2), 29–30.

Shaffer, M. (2019). « Explaining Evidence Denial as Motivated Pragmatically Rational Epistemic Irrationality ». *Metaphilosophy*, 50(4), 563–579.

Williamson, T. (2022). « Morally Loaded Cases in Philosophy ». *The Philosophy of Philosophy*, 386-399.

Compte-rendu de séance

Corona du 23 février 2025 - Malo Saillez et Matthias de Groote
Thème: Adventure Time

Il y a de cela quelques mois, en une soirée à la Grande Ducale, nous avons eu le plaisir d'assister à la corona de Matthias et Malo. Le moins que l'on puisse dire, c'est que cette soirée fut mouvementée. Déjà, pour ma part, à peine 10 minutes avant le début de la séance, la grande maîtresse vient m'annoncer que le substitut sera absent et que je devrai combiner ma prise de note habituelle avec la lourde charge de devoir l'assister à la table du *praesidium* en tant que substitut frout-frout. « Pas de soucis ! », me dis-je naïvement. Je n'étais pas au bout de mes surprises.

La corona commence, et déjà, c'est le boxon : la salle est pleine à craquer de membres de corporations externes venues apporter leur soutien à nos deux compères (ou juste de gnôler la gueule, c'est possible aussi). Il y avait le Hist, l'Adèle, la MDS, et cetera, mais aussi des camarades bien moins habituels comme un faluchard ainsi qu'un chouette détenteur d'une feluca italienne. Et tout ce beau monde n'avait évidemment aucune intention d'être calme.

Chose à noter, notre cantor primus étant absent, nous avons eu la joie de retrouver notre sénateur adoré Ugo Grimard qui est venu pousser la chansonnette et le remplacer. Nous avons donc pu avoir le plaisir de retrouver sa malice habituelle, ayant toujours un sourire en coin lorsqu'il torture les impétrants en leur posant des questions vicieuses et leur demandant les chants les plus complexes (en plus de se plaindre de l'air incorrect du chant des calottins).

Mais alors, que la soirée s'annonce aller vers une chouette corona sans encombre ; c'est le drame ! Les tuyaux de gaz de la GD fuient et il n'est plus possible de servir la moindre chope. L'assemblée meurt de soif, c'est le Sahara dans la salle. Et pas moyen de contacter la GD pour régler le problème. N'ayant aucune solution directe, nos confrères de la Carolo

décident d'être les mères Thérèsa du jour et venir à la rescousse en allant chercher leur propre gaz depuis l'autre bout de la ville. Revenant en véritables sauveurs, ils pourront être fiers d'avoir pu préserver l'ébriété de nos chers camarades, on ne les remerciera jamais assez.

Nous avons pu donc poursuivre le reste de la soirée en bonne et due forme. On notera une guindaille magnifique de Matthias qui nous a présenté une chouette ode à la Bavik, ainsi qu'une guindaille catastrophique de Malo dont nous tairons le thème pour la bienséance de ce compte rendu.

Après cette soirée riche en émotions, nos deux confrères en sont certainement sortis grandis, et surtout un petit chapeau sur la tête en plus. Pour le petit bonus, on notera qu'ils étaient déjà en externe dès le lendemain, encore saoul. Machines.

Cyril Ryckebusch
Scriba pour l'an 129-130

Corona du 23 février 2025 - Sophie Balon et Elinor Guiot
Thème: Pékin Express

La dernière corona de l'année ! Encore une fois riche en émotions. Déjà, avant même le début de celle-ci, premier problème. En effet une corona n'est pas une vraie corona CEP si elle se passe sans déboires apparemment. Du coup, la corona tarde à démarrer car la chope qui nous a été donnée était probablement périmée et avait un goût acide et vinaigré. Nous pourrons donc ajouter comme exception des bières belges à basse fermentation, en plus de la Lux à la Diekirch, et de l'OBR au Pisang, les coronas en Kfet MDS qui se font au lambic.

Une fois la corona commencée, une première découverte qui ne manquera pas d'amuser l'assemblée : la camarade Sophie ne touche pas le sol une fois assise sur son fût. Blague qui sera accentuée lorsque quelqu'un s'exclamera après le chant des Wallons « tiens, Sophie s'est agenouillée à l'avant-dernier couplet ? Je n'ai pas vu la différence de taille » (l'histoire ne retiendra pas qui était l'auteur de cette remarque, et quiconque dirait que c'était votre cher scriba ne profèrerait que calomnies). Mais, notre chère Sophie, en plus de subir les blagues sur sa taille, a également pu souffrir de la décision du comité de corona d'avoir eu le plaisir de lui faire faire son lettrage au vin (elle est reine de catéchumènes après tout).

Un de nos invités, Aurélien du FLTR, a pu pendant sa présentation, exclamer sa joie d'être présent au lettrage de sa très chère, adorée, incommensurable soutien et cher amie Sophie, et éventuellement Elinor, sa sœur (on ne sentira évidemment aucun traitement de faveur dans le choix des mots).

Nous remarquerons que ce jour était un moment spécial. En effet, l'UESM a décidé de lancer son chant lors des présentations, même pas la « Boîte à caca ». Permettez-moi d'être un gros boomer et de vous dire que rien ne va plus que le monde part en vrille – les traditions se perdent.

Nous remarquerons ensuite la performance d'Elinor pendant ses chants. Moi qui pensais la tradition calottine être purement étudiante, quelle ne fut pas ma surprise lorsque je me suis aperçu par son timbre de voix que l'une de nos impétrantes était en fait une vielle dame.

La suite de la soirée a été marquée par la difficulté de Sophie à rester concentrée. Il faut croire que le vin, ça tape bien plus que la bière. Tant qu'elle n'arrivait même plus à compter (pas étonnant pour une femme de lettres !).

Nous avons aussi pu découvrir qu'Elinor était un véritable agneau. Tant est si bien que sont frère, voulant l'embarrasser, ne savait pas lâcher meilleur dossier sur son enfance qu'« elle n'aimait ni les fraises ni les frites lorsqu'elle était petite » (nous sommes bien évidemment horrifiés devant tant de Thug life).

Mes notes s'arrêterons ici, la suite de la corona appartenant à l'histoire. (Ciel)

Cyril Ryckebusch
Scriba pour l'an 129-130

Discours de corona

L'autre

Bonjour à tous,

Lors de ma réflexion sur l'écriture de ce discours, j'ai cogité entre sujets plus personnels, plus axés philosophie, ou plus généraux. J'avais comme idée que cet exposé devait représenter ma pensée et mon cheminement philosophique, sans mettre de côté mes expériences et ma personne (plus largement). Ce qui relie chez moi ces aspects-là, et ça peut paraître paradoxal, c'est cette idée de l'autre. L'autre, lui qui n'est pas moi, mais à qui je suis confrontée quotidiennement, fait partie intégrante de mon chemin, et j'aimerais lui rendre hommage en le décortiquant afin de mieux comprendre pourquoi il est important pour moi d'en parler. Pour ce faire, j'aimerais développer plusieurs points sur cet autre. J'aborderai d'abord l'autre et son rapport à moi, pour enchaîner sur son rapport à l'identité et ensuite la relation avec autrui, et terminer sur une perspective de l'autre plus large que l'être humain.

Pour commencer, j'aimerais vous expliquer la place de l'autre dans ma vie, ou du moins celle que je perçois, afin de mieux comprendre d'où vient cette réflexion. J'ai longtemps laissé peu de place à l'autre, parce qu'il prenait trop de place. Paradoxal, je sais, je m'explique. 2006, anniversaire de mes deux ans, tout le monde me regarde pour souffler mes bougies et je panique, je pleure et suis incapable de le faire. Je ne m'en souviens pas, mais ce récit qu'on m'a tant raconté explique pour moi un peu ce paradoxe : le regard des autres me pétrifie, je ressens une pression et me force à me remettre en question, à tout remettre en question, mais en parallèle, c'est quand mes proches sont venus me rassurer que j'ai pu souffler ces bougies. L'autre m'a tiré vers le bas tout en me prenant la main vers le mieux. En tant qu'enfant, j'étais hyper timide et sortir de ma zone de confort était… compliqué (genre vous n'imaginez pas le volume de mes cris quand ma maman me déposait à l'école, en plus de la force dans mes mains pour ne pas la lâcher). La difficulté que je rencontrais quand je devais faire face à l'autre était forte, mentale et physique (cf. les cris et les pleurs), et l'est restée longtemps. À

chaque nouvelle interaction sociale, mon cœur s'emballe, je vais dire de la merde c'est sûr, ils vont penser ça de moi, je ne vais pas rencontrer leurs attentes, je ne suis pas assez drôle, vous voyez le tableau. Et puis bah, j'adore mes amis, j'aime découvrir et rencontrer de nouvelles personnes, l'humanité est riche et je ne peux pas m'enfermer. Comment trouver un équilibre dans des extrêmes pareils ? Je n'ai pas encore de réponse 100% fiable, mais en s'y intéressant et en se poussant à s'ouvrir, aux autres, mais aussi à soi, il est possible d'avancer. Ce qui est sûr, c'est que cet autre sera toujours là, alors le subir et le nier quand ça m'arrange n'est pas très productif et ne m'aidera pas pour les longues (je l'espère) années qu'il me reste à vivre au côté de l'autre. Allons à sa rencontre.

L'identité, on pourrait la qualifier de personnelle, propre à chacun. Les identités se construisent différemment, et c'est ce qui fait la richesse de l'humanité. Les expériences, les représentations, l'environnement, beaucoup de choses peuvent jouer un rôle. L'autre en fait partie selon moi. On le rencontre dès la naissance, et il nous accompagne durant toute notre vie. L'hypothèse selon laquelle il aurait une influence sur notre identité me paraît donc intéressante à creuser. En effet, en grandissant, nous nous heurtons à l'autre sans le choisir, et cela peut avoir un impact sur notre construction du soi et de comment on évolue. Je ne dis pas ici que nous subissons l'autre au point que notre identité serait alors totalement impersonnelle, car construite par les autres. L'idée est que les autres jouent un rôle, mais qu'il est à nous de doser l'ampleur de ce rôle. Certaines personnes peuvent avoir une influence que l'on estime positive, et dès lors l'individu choisirait de continuer à les fréquenter, de suivre ou adopter des valeurs qui résonnent avec lui. Par exemple, le fait d'avoir fait les scouts a fait évoluer dans mon identité des valeurs qui me sont chères : la solidarité, le partage, la communauté… Sans mes parents qui m'ont poussée à y aller malgré ma timidité, et sans les amitiés que j'ai forgées là-bas, ces valeurs ne prendraient peut-être pas une grande place dans mon identité aujourd'hui. Cependant, je sais que certains ont eu une mauvaise expérience aux scouts, et que les gens présents les ont écartés de ce milieu et donc peut-être aussi des valeurs que le scoutisme porte. Pour moi, cette expérience fut très enrichissante et j'estime qu'elle m'a aidée à me construire, j'ai décidé d'y accorder une grande place. Mais j'ai aussi fait de la gymnastique par

exemple, et les gens que j'ai rencontrés, les coachs qui m'ont accompagné m'ont éloigné de valeurs portées dans ce milieu. Elles ne sont pas moins bien, mais le poids qu'elles ont dans ma vie n'est pas le même, et c'est personnel. Pourtant, c'est par les autres que c'est devenu personnel. L'autre pourrait nous permettre de nous réapproprier notre identité, par sa différence ou sa ressemblance, par ce que qu'il véhicule et sa relation avec nous.

Cependant, j'ai bien conscience que cela ne va pas dans un seul sens, et que ce n'est pas une vérité universelle sans contraste. L'autre peut aussi être néfaste pour notre identité. Être face à lui, c'est être face à ce qui est autre, mais que l'on peut interpréter comme ce qui est mieux. La comparaison peut mener à un dépassement de soi, à une remise en question positive, mais aussi à du mal être. Malheureusement, on ne peut pas toujours choisir l'ampleur de ce que l'autre apporte dans notre identité. Ce que j'ai exposé juste avant n'est pas faux pour autant, mais est nuancé. Certaines personnes laissent une marque indélébile qui forge, sans que ce soit conscient, une partie de notre identité. L'autre a alors un pouvoir énorme sur nous. Les traumatismes laissés par des expériences passées peuvent être très marquants, et peser dans notre vie de tous les jours à tel point que notre identité se bâtit autour de ceux-ci. Cela peut aussi venir de mauvais exemples donnés par autrui, qui nous poussent à l'imiter sans se rendre compte que notre identité se trouble (cette imitation d'autrui sera d'ailleurs développée plus loin).

S'il arrive qu'on ne puisse pas contrôler comment l'autre affecte notre identité, est-elle vraiment la nôtre ? Celle que l'on aspire à construire, que l'on veut choisir de porter fièrement ? Je pense que la réponse n'est pas manichéenne, mais qu'elle se situe dans l'équilibre. Il est possible de s'enfermer toute sa vie pour préserver son identité de l'autre et de son influence, mais je crois personnellement que l'humanité nous pousse à faire autrement. Nous sommes des êtres sociaux, on vit en société. En étant conscient du pouvoir de l'autre, il est possible d'exercer un pouvoir aussi, sur soi. Les interprétations, les douleurs et les liens peuvent évoluer, et on a toute une vie pour ça. Se poser la question de son identité, c'est déjà poser une pièce personnelle dans ce puzzle rempli par des pièces extérieures.

L'identité est pour moi quelque chose qui n'est pas stable, ce n'est pas un but que l'on remplit en ayant franchi un certain nombre d'étape ou vécu autant d'années. Elle évolue, car nous évoluons, et la laisser évoluer permet d'être en harmonie avec elle, et pouvoir alors être en harmonie avec le pouvoir identitaire des autres. Laisser entrer et sortir des éléments, remettre en question, mais suivre son instinct, essayer de comprendre ce que l'autre nous apprend sur nous-mêmes permet de tendre vers cet équilibre dont je parlais.

Le rapport entre autrui et l'identité découle du fait que nous sommes en relation avec lui. Si nous étions des êtres qui erraient sans avoir conscience de l'autre, notre identité ne serait pas impactée par autrui. Mais nous en avons conscience et nous construisons des relations avec lui. Je parle beaucoup d'humains au sens large, mais j'ai le sentiment que l'humanité telle qu'elle est construite autour de la communauté, artificiellement par la façon dont est organisée la société, mais aussi naturellement. En effet, chaque être humain naît d'autres humains, la nature est comme faite par la relation à l'autre. Une expression reprend « c'est l'un ou l'autre », mais pourquoi pas l'un et l'autre ? C'est là que se trouve cette relation, dans le lien entre un individu et un autre, qui créent quelque chose de nouveau, une relation, qui leur est propre et qui est donc unique. C'est aussi en ça que l'autre est une richesse : chaque relation avec autrui est particulière, construite sur des bases variées et variables en fonction des individus. Je ne pense pas qu'il est possible de trouver deux relations totalement similaires. De plus, les relations peuvent fluctuer, se renforcer et s'amollir, ce qui appuie cette idée qu'elles sont singulières. Le fait que ces relations soient plus ou moins stables a pour moi un lien avec l'évolution de l'identité développée plus tôt. Le lien que nous construisons avec l'autre peut varier, car nos valeurs, nos représentations et nos impératifs varient. Cela peut arriver que l'on doive déménager à l'autre bout du monde, mais aussi qu'on ne supporte plus les comportements misogynes à longueur de journée ou que nous placions en priorité son bien être personnel en refusant des sorties. Dans tous ces cas de figure, le lien avec l'autre est bousculé. Va-t-il rompre ? Va-t-il se renforcer ? Quel sera l'impact sur notre relation avec l'autre ? Rien n'est certain, mais chaque individu impliqué dans la relation a du pouvoir sur les fluctuations de ce lien. On peut décider de vouloir le faire fleurir, qu'il

grandisse, qu'il soit plus fort. Il est alors possible de mettre des choses en place, et c'est alors la volonté qui vient en partie déterminer l'avenir de cette relation. Je dis en partie, car, comme précisée plus tôt, une relation n'est pas l'un ou l'autre, mais une création de l'un avec l'autre. Cela ne dépend donc pas toujours que de la volonté d'un seul des partis. La relation est alors dépendante de ceux-ci. Sommes-nous par conséquent dépendants d'autrui dans nos relations ? On pourrait le voir comme ça, mais pour moi c'est la relation qui est dépendante. On peut se l'approprier tout comme on peut la subir, on peut décider de ce qu'on en fait dans une certaine mesure, et une seule relation ne nous détermine pas. Nous avons un tissu de relations complexe qui ne s'écroule pas par la fluctuation d'une d'entre elles à cause d'autrui. Car elles fluctuent toutes comme nous évoluons, et c'est la toile qu'elles forment qui nous accompagne dans notre chemin de vie. Cette toile peut prendre plusieurs formes, être petite ou grande, mais elle est toujours présente.

Dans ces liens avec autrui, et dans ces oscillations, des conflits sont presque inévitables. Les conflits font partie de ces relations, et ne sont pas systématiquement synonymes de la fin de celles-ci, je pense qu'on est d'accord. Une des causes de conflit peut être la tension entre ma vision et celle d'autrui. Prenons le bonheur comme exemple, très simplifié, vous m'en excuserez, en deux cas de figure où ma vision du bonheur peut entrer en conflit avec celle d'autrui :

1. Je pense que pour être heureuse j'ai besoin de rester chez moi les jeudis soir, autrui pense que pour que je sois heureuse il faut que je sorte. Le conflit réside ici dans la vision qu'à l'autre sur moi, sur mon bonheur, et se heurte à la mienne qui est à l'opposé. Autrui est alors dans une position que je qualifierais d'« interne » dans le sens où il s'impose chez moi, dans mes ressentis et mes besoins. Il peut avoir de bonnes intentions et être persuadé que c'est pour mon bien, mais cette intrusion en reste une et peut être mal accueilli. Cela peut aussi me pousser à sortir de ma zone de confort et me faire rencontrer l'amour de vie à cette soirée du jeudi (et ne pas rester dans le canapé comme Diego, Bigflo et Oli c'est pour vous). C'est un terrain qui est pour moi dangereux, mais intéressant. Il peut mener à une relation affaiblie, car cette intrusion n'est pas reçue positivement, mais

si c'est le cas et qu'elle est bien reçue, mener à l'inverse. Le passage dans ma bulle personnelle est franchi par l'autre, et c'est à moi de comprendre comment je vais réagir. La relation avec l'autre étant ici pleinement dans la subjectivité et le ressenti, chacun est en droit d'interpréter comment il vit la situation et quelle sera sa réaction. La tension qui se crée dans ce moment entre moi et l'autre dans ma bulle peut avoir beaucoup d'impact sur moi, sur la relation, et sur l'autre. Ce cas de figure montre le pouvoir qu'une relation peut avoir sur nous-mêmes, et que l'autre possède en prenant les droits de rentrer chez nous. C'est notre personne qui est remise en question par le conflit, par l'autre.

2. Dans le deuxième cas, je suis heureuse en restant chez moi les jeudis, mais autrui est heureux quand il sort en cercle le jeudi en ma compagnie. La position est ici plutôt « externe » : autrui ne remet pas en question ma vision du bonheur, mais nos deux visions ne peuvent coexister sereinement. C'est ici plutôt la relation qui est remise en question. Comment atteindre tous deux notre vision du bonheur si une branche de celui-ci se heurte à l'autre ? Je dis une branche, car dans cet exemple je n'insinue pas que la seule chose qui compose mon bonheur (hypothétique) sont mes jeudis soir chez moi. Et c'est là que se trouve un semblant de solution. Dans ce genre de conflit externe, la force du lien peut impacter la volonté à faire un compromis, à faire des sacrifices. Cette capacité que l'on a de privilégier autrui sur nous dans certains cas en l'honneur de cette relation est je trouve un des éléments clé pour comprendre la force d'un lien. L'humain peut être très égoïste, et cet égocentrisme est selon moi imposant dans notre société. Savoir le mettre de côté n'est pas chose aisée. Le fait qu'autrui, par la relation qui est créée avec nous, puisse nous en éloigner est une petite bataille gagnée contre cet égo qui prend tant de place dans nos vies (mais ce n'est pas le sujet).

J'aimerais clarifier que cette relation que je décris comme une construction entre deux ou plusieurs partis d'une chose nouvelle, elle peut émaner que d'une seule personne, ou être très faible. Par exemple, quand je vois des vidéos de Léna Situations sur internet, une sorte de lien se crée entre elle et moi, mais ne vient pas pour autant de nous deux. Léna, son lien, il est avec sa communauté au sens large, mais pour moi il est différent. La nature de

la relation peut alors être différente pour les parties impliquées. Cela peut être totalement clair et ne pas poser de problème, et le déséquilibre initial ne cause alors pas d'incompréhensions ou de conflits, ce qui facilite la continuité de la relation. Mais le déséquilibre peut aussi créer de l'inconfort, des ressentis qui ne sont pas sains et dès lors la continuité de la relation sont mis à mal.

Comme je l'ai énoncé, l'imitation est un concept présent aussi chez les plantes, les animaux, les non-humains. C'est peut-être la source de notre tendance à imiter, la nature dans laquelle on grandit la pratique. Les caméléons et autres animaux imitent leur environnement pour se protéger, nous imitons autrui pour nous protéger de lui et de nous-mêmes.

J'aimerais alors voir au-delà de la vision de l'autre comme un autre être humain. Nous sommes face à ce qui est autre de manières différentes : ce qui est autre, car non humain, ce qui est autre, car non vivant, ce qui est autre, car différent de moi, en somme. La relation à l'autre est donc élargie, et pourrait devenir plus difficile à cerner de façon univoque et claire. La relation avec un autre être humain ne sera jamais la même qu'un lien avec la nature, ou que l'importance que l'on apporte à un objet. L'autre s'élargit alors à toutes nos perceptions, tout ce qui sort de notre personne. La perception que l'on a de lui dépendra peut-être de sa nature, mais aussi de nous et de notre rapport à cet autre, qui peut varier. Je ne pense pas qu'il serait possible de hiérarchiser ces relations parce que justement elles sont toutes singulières et remplissent des fonctions différentes, nous font sentir différemment, ont des origines x ou y. La relation que j'ai avec mon chien est très forte, celle avec ma meilleure amie aussi, mais la comparer avec une relation humaine ne ferait pas sens pour moi. C'est aussi pour ça que comparer les relations humaines entre elles n'apporte pour moi pas grand-chose à part les vices de la comparaison que j'ai exposés plus tôt.

Pour conclure, à travers cette réflexion sur l'autre, nous avons pu naviguer entre plusieurs sujets qui se rassemblent autour de la thématique d'autrui. L'autre étant pour moi un compagnon important et omniprésent dans ma vie, je lui ai accordé ces quelques lignes afin d'essayer de comprendre les implications qu'il amène par sa place dans ma vie. J'ai pu remarquer qu'il a

d'abord une place dans mon identité. Cette identité me paraît alors être un puzzle de pièces autant extérieures qu'intérieures à moi, mais que je détiens le pouvoir de les assembler. Cependant, ce pouvoir n'est pas toujours facile à prendre en main et peut paraître décourageant. Il faudrait réfléchir à son identité pour se l'approprier et ne pas laisser l'autre avoir le plein pouvoir dessus. La manière de le faire peut cependant paraître floue, ce n'est pas le genre de chose qui vient avec un mode d'emploi ? On peut donc se retrouver perdu entre soi et l'autre sans trop savoir quoi faire du puzzle. Ce qui est important de savoir pour ne pas perdre espoir, c'est que l'identité n'est pas une finalité en soi, car elle est évolutive, elle bouge avec nous, le but est donc plutôt l'intérêt et la recherche de celle-ci. En parlant de l'identité, je me suis rendu compte que l'implication qu'avait l'autre dans celle-ci pouvait venir du fait que nous soyons en relation avec autrui. Cette relation avec l'autre est complexe, car construite sur du ressenti, de la subjectivité, des choses qu'on ne peut pas contrôler. On ne peut pas toujours en l'occurrence avoir du contrôle sur l'autre. Il faudrait donc essayer d'exercer un pouvoir sur soi pour gérer les relations comme nous pensons être la manière qui nous convient. Je pense que ce n'est pas inné, et c'est pour ça que les relations peuvent être nocives. Elles peuvent avoir des implications différentes, comme dans mon exemple de position « intérieure » et « extérieure » vis-à-vis de nous. Les relations sont faites d'équilibre et de déséquilibre, ce qui les rend complexes, mais primordiales pour nous être sociaux. Alors, l'imitation peut être une manière de vivre la relation et de laisser l'autre nous inspirer. C'est quelque chose que je vois comme naturel, car la nature la pratique aussi, mais qui peut en excès mener à un éloignement de soi qui peut être synonyme d'une mauvaise harmonie avec le soi. Vivre dans l'ombre de l'imitation n'est pas pour autant à exclure, et si certains sont heureux par cela, bien leur fasse. C'est une question de point de vue finalement. J'ai terminé en parlant rapidement de l'autre au sens large, pour essayer d'ouvrir ma perception à plus que l'humain, qui n'est pas selon moi la seule chose autre à laquelle nous sommes confrontés. D'autres thématiques peuvent encore être explorées pour partir à la découverte de l'autre et essayer de le comprendre, et celles que j'ai avancées peuvent être bien plus approfondies. C'est un sujet vaste, déjà bien usé par de nombreux philosophes et autres penseurs, mais j'espère que mon point de vue novice aura pu vous apporter quelques pistes de réflexion.

Elinor Guiot

David contre le reste du monde (comme l'émission de téléréalité là) ou comment David a géré avec brio et toute sa santé mentale (ou pas) la gestion de deux journaux de cercle

J'ai une passion dans la vie que vous avez sans doute tous et toutes remarquée cette année au fil des nombreuses pages noircies par ma plume : me moquer gentiment de tout le monde (en commençant par moi-même évidemment). C'est donc, pour répondre à ce besoin d'écrire encore quelques bêtises et mon envie de rendre hommage au camarade qui m'a accompagné cette année dans cette belle saison de Grenouilles que je vous lègue ces prochains mots à la gloire de David, ma star.

Il y a des gens, un peu siphonnés du ciboulot, qui se décident un jour à faire leur baptême. D'autres, encore plus atteints, choisissent le CEP comme lieu de villégiature. Mais la branche la plus consanguine de l'arbre (tant le calcul des chromosomes n'est pas bon Kévin) demande, QUÉMANDE un poste au sein de ce "merveilleux" cercle. Les plus Habsbourg d'entre eux choisiront les pires postes pour aller se faire foutre : la Présidence, la Trésorerie, l'Event (surtout quand on sait toujours pas à un mois de l'ouverture si on a le droit de faire cette fameuse ouverture), la Chefbarie (Dorian a aimé se lever à 8h30 pour accueillir Delsart si si), *enzovoort* comme l'écrivent nos chers amis Flamands. A la base donc, la Grenouille n'apparaissait donc PAS TANT comme le pire des postes.

Mais un jour naquit David, petit homme à lunettes à la barbe roussie par la sagesse (?), master en Histoire, ancien kapiste, calotté Hist. David, à qui on a supplié de prendre la respo de l'*Historix* (périodique du Cercle HIST, moins bien que la *Grenouille*, *obviously*) parce que seul couillon à savoir utiliser *Indesign*. Sauf que… SURPRIIIIISE, la même demande lui est faite au CEP (*sorry* moi je sais pas utiliser un ordinateur, je suis une vieille personne oops). Et David, dans sa plus grande abnégation… ACCEPTA ! Le fou. Mais ce n'est pas tout, vous vous en doutez bien. Parce que David est aussi surprenant qu'un Kinder, il est le roi des *plot twist*, le farfadet de vos pires cauchemars. MÔSSIEUR David est parti faire un stage à Paris JUSQU'EN NOVEMBRE ! Nous voilà donc partis dans une aventure déjà bien chaotique puisque les réunions se faisaient à distance,

lui occupé toute la journée à faire le marlou dans les archives, moi à gérer un baptême (ouais j'ai eu la belle idée d'être VP bapt). J'aimerais vous dire que l'histoire s'arrête là, qu'une fois le retour du grand David sur les terres wallonnes, les soucis se sont envolés. QUE NENNI. Car le très cher m'a laissé un dernier cadeau et là, je peux vous dire, j'ai pas été déçu… Un MÉMOIRE à rendre. Vous ne rêvez pas Mesdames et Messieurs et autres mobiliers de jardin ! On ne peut pas lui enlever ça, il est généreux, même dans ses fourberies.

Evidemment, cet homme est un être de responsabilité et a géré son organisation désastreuse avec intelligence et doigté et… Quoi ? Qu'entends-je à l'oreillette ? C'est pas possible. IL NOUS ROULE ENCORE. Problèmes d'insomnie, fêtard de compèt', David passe son lettrage CEP, devient parrain de calotte, fait ses shifts bar, va aux réunions, a trop d'amis, aime trop sa famille, suit des cours de bouddhisme. Trop *is te veel* ! Tasses de thé et de café en intraveineuse ne permettront pas à ce demi-dieu de rattraper le colosse qui l'attend : ma satisfaction personnelle.

Et puis, que penseront les lecteurs ? Et quand les comitards rendront-ils leurs articles, attendus il y a trois semaines maintenant ? Et moi qui me fais avoir par la société et qui me trouve un travail… Le moral des troupes est au plus bas des chaussettes, des doutes s'installent. Pourrons-nous sortir des *Grenouille* de qualité ? Mais surtout… "QUAND EST-CE QUE LOGAN ARRÊTERA DE ME FAIRE CHIER AVEC LA MISE EN PAGE ?!" Et il avait raison de penser ça (tout comme j'avais raison de l'emmerder avec ça parce que c'est tout joli après et alors je suis content). Je prie pour lui qu'il n'y ait pas eu de Logan dans son équipe de l'*Historix*.

Alors oui, ce surhomme a vaincu les obstacles pour tout sortir (presque) en temps et en heure, dans une qualité relative sans doute quand ses camarades l'ont délaissé un temps (pas par flemme ouesh, j'avais de vraies raisons) et en se battant avec la DUC pour imprimer tout ça de manière chic et élégante. Et je dois dire que sans lui pour porter mes idées, pour soutenir mes thématiques désastreuses (je suis allé en thérapie entre temps) et pour rire des propos les plus affreusement comiques que j'ai pu glisser dans des articles décalés et presque pas politiquement corrects, sans tout cela,

et sans son amitié également, je n'aurais su être la Grenouille que je suis devenue. J'ai joui d'une liberté et d'une confiance incroyable et je garde en mémoire l'imagination, l'écriture et l'édition de tous ces merveilleux numéros.

Moralité : **Être responsable de deux magazines de cercle est un choix judicieux et réaliste**. Alors vive David et longue vie aux journaux facultaires et autres périodiques !

Le Secrétaire de David, Logan

PS : Si vous pensez que David m'a menacé, couteau sous la gorge, pour faire ses éloges, vous avez tout à fait RAISON. Je suis persécuté depuis le jour 1, séquestré sous son lit où je l'entend fredonner des chants folkloriques depuis six mois. OSKOUR DAVID M'A TUÉ !

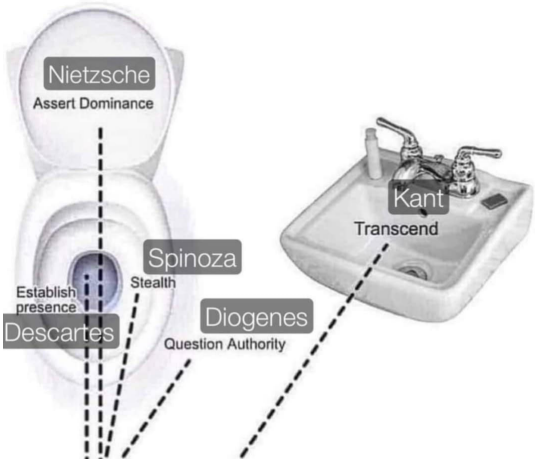
PSS : C'est faux, je l'ai obligé à accepter cet article et toute la *goofiness* qu'il contient, JE suis son bourreau.

KRYNICKI Karine, *Le déni*, 2018.

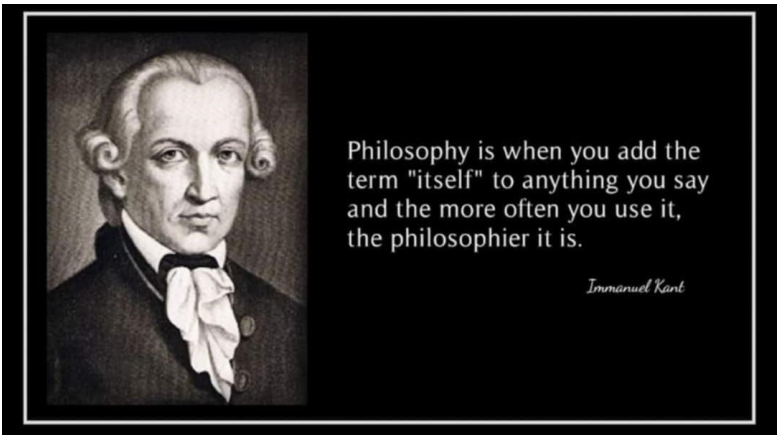
Meme-orable !

start a family
find a prestigious job
be happy
argue with people until they hate me
WHAT IS YOUR NAME?

I'm such a materialist
me too


Nietzsche
Assert Dominance
Spinoza
Stealth
Establish presence
Descartes
Diogenes
Question Authority
Kant
Transcend

Money doesn't matter
-rich people
physical beauty
doesn't matter
-Attractive people
Meaning of life
doesn't matter
-Absurdist


Philosophy is when you add the term "itself" to anything you say and the more often you use it, the philosophier it is.
Immanuel Kant

7 Things Women Wish Men Would Do During Sex
Posted Today
1. Imagine Sisyphus happy
According to over half of the women interviewed imagining Sisyphus happy would make them climax faster than any other position.

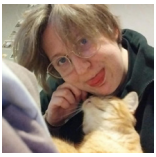
SPIRIT
HEGEL
SCARE AND CONFUSE YOUR FRIENDS
ABSOLUTE KNOWING
BETTER COSTUME THAN SCHLEGEL
ADULT
Size Costume
ONE SIZE FITS MOST
imgflip.com

Aristotle
Wateristotle
Fireistotle
Earthistotle

BIRTH CONTROL EFFECTIVENESS
CONDOMS
99%
BIRTH CONTROL PILLS
99%
100%

Dixit !

En solo



(À David): Tu peux déjà m'en mettre une, s'il te plaît ?

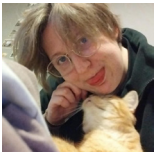
(À Maryne) : Est-ce que tu veux que je mange tes croûtes ?

Y'a pas de raison de me détester parce que j'ai pas mis de slip

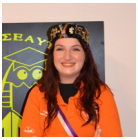
La politesse elle t'a échappée des mains comme ta sobriété Alexandre

Oh chill, j'ai mangé plus vieux que ça

Dans le quartier on m'appelle l'adaptateur



Parfois cela me fait bizarre de voir mon poignet



Je sais pas comment j'ai réussi à simuler en une minute trente

La vie est plus simple quand on arrête d'avoir peur d'avoir le cancer

Je m'appelle Maryne et j'ai mal en bateau, il n'y a rien qui va

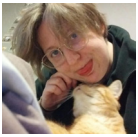
Oh tu sais ce qui est long et fin c'est pas confortable, comment tu les mets en bouche ? C'est difficile pour l'aspirer

Les autodafés c'est surcôté

A PLUSIEURS

Esteban est rentré en voiture avec moi pour contrôler mon taux de sobriété

Mais Esteban était venu pour t'empêcher de partir, pas pour prendre la voiture avec toi !



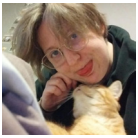
T'es doué avec tes dents ?

J'aime pas le goût

Je suis très heureux

PROUVE-LE !

Fait l'étoile de mer avec ses bras, assis fièrement sur sa chaise



Est-ce que c'est ton vrai accent ou tu es juste raciste ?

C'est pas raciste, c'est l'accent mexicain.

Et si je te fais boire je suis responsable de toi ?

Normalement oui.

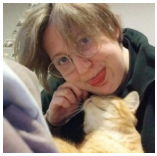
Hmmm tu seras ma petite chose...

Je chope pas les KTQ, seulement l'an pro si t'es sage

Je serai TRÈS sage alors

Je ne suis pas une pute, je suis opportuniste.

Cela résume les 25 premières années de ma vie



Mais tu as 24 ans

Alors il avait cette taille, et franchement…

C'était pas intense

Merci d'avoir lu cette Grenouille. Nous espérons que vous avez pris autant de plaisir à la lire que nous à la réaliser. Vous pouvez retrouver toutes les précédentes Grenouilles sur le site www.cepucl.be. À bientôt !

La Team Grenouille

Primum philosophari, deinde philosophare !

BAVIK super pils

DUC

www.cepucl.be

@cep

CEP – Cercle des Etudiants en Philosophie

Éditeur responsable. Cercle des étudiants en philosophie. UCLouvain.